

LES ANNÉES DE LARMES

ÉCHANTILLON

Du même auteur  
aux Editions de la Coopérative

SONNETS

BALLADES

STANCES

MAXIMES

LA PART DE FRAGILITÉ  
(roman)

PLAGES NON LOIN DE NANTES  
(roman)

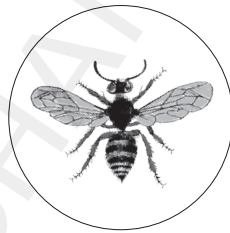
LA MAISON AU POINT DE L'AUBE  
(roman)

L'ÉPISTOLIER D'AUTREFOIS  
(roman)

GERMONT

# LES ANNÉES DE LARMES

(Poèmes des années 2019 et 2020)



La Coopérative

ÉCHANTILLON

© Editions de la Coopérative, Paris, 2020.

ISBN 979-10-95066-39-2

[www.editionsdelacooperative.com](http://www.editionsdelacooperative.com)

Distribution : Les Belles Lettres

# LES ANNÉES DE LARMES

(Poèmes des années 2019 et 2020)

ÉCHANTILLON

## L'ANGOISSE DES SAISONS

Lorsqu'il vit les flammes s'élever de Notre-Dame  
Dans la nuit baignée d'une clarté de cauchemar,  
Le printemps sentit se dénouer son sortilège  
Qui enchantait ce pays au long des millénaires  
Les plaintes et les pleurs résonnaient comme un glas  
Sur les quais où les fantômes d'un bonheur pressaient le pas.

La France va mourir, quelles fleurs porterai-je  
Pour les obsèques de tant de beauté ?

Devant certains visages souriant avec insouciance  
En longeant l'île endeuillée, l'été pâlit brusquement,  
Saisi d'un pressentiment qu'il ne pouvait supporter.  
Il s'enfuit vers les campagnes bien-aimées,  
Mais même là des corps sans âme festoyaient avec bruit,  
Inconscients du soleil terni sous leurs yeux vides.

La France va mourir que tous mes oiseaux se taisent  
Pour les obsèques de tant de noblesse !

Tentant de conjurer un sort effroyable,  
L'automne comme autrefois fit resplendir les arbres,  
Mais dans la nuit d'un souvenir sans rémission  
Jamais sa tristesse n'avait été aussi profonde.  
Faut-il se résigner au mal inguérissable  
De Paris que ne protège plus sa cathédrale ?

La France va mourir, pressez mes raisins les plus noirs  
Pour les obsèques de tant d'espoir.

Contemplant sur les froides eaux le reflet mutilé  
D'une merveille qu'il croyait retrouver  
Dans sa fraîcheur que les siècles ne pouvaient flétrir,  
L'hiver troubla de larmes le ciel limpide.  
Dans le cristal d'un matin désolé,  
Il entrevit des jours que rien ne viendrait consoler

La France va mourir, donnez-moi mon habit de glace  
Pour les obsèques de tant de grâce.

ÉCHANTILLON

## CHANSON NOCTURNE

En passant, je me suis aperçu  
Que j'avais pris malgré moi l'habitude  
De ne pas regarder ta silhouette dévastée.  
Non, ne crois pas que je t'aie abandonnée.  
Si profonde est ma douleur  
Qu'elle me fait peur.  
Incrédule je regarde les sourires  
Des touristes prenant la pose en face des ruines.  
Plus effrayants que la souffrance, ces regards  
Qui devant elle ne se baissent pas.  
Mais quand les larmes brouillent ma vue,  
Quand je suis devant toi dans ma solitude,  
Il me semble que je me penche sur ton visage de pierre  
En murmurant ton nom comme une prière.

Beaux yeux de mon amour  
Ne vous fermez pas pour toujours.

Dans ma mémoire d'heureux piéton parisien  
Je voudrais retrouver mon chemin  
Au milieu d'une beauté triomphante,  
Mais le monde sous mes yeux se désenchanté.  
Comme dans un cauchemar je vois se dresser  
A la place des maisons aux toits bleutés  
Des tours de béton ou de verre  
Qui déchirent le ciel.  
Je pleure devant l'horizon amoindri.  
Qu'ont-ils fait de ma ville ?



Je presse le pas dans ces rues qui soudain  
Semblent aussi fragiles que leurs habitants humains.  
Puisse l'inconstance des cœurs cruels  
Ne pas désespérer le bonheur de tant de siècles.

Beaux yeux de mon amour,  
Ne vous fermez pas pour toujours.

Moi qui ai rêvé devant les vestiges  
De palais enchanteurs depuis longtemps détruits,  
Qu'aurais-je dit, si j'avais vécu  
Des années de bonheur à l'abri de leurs murs ?  
Nul n'entend plus les plaintes dérisoires  
Des fantômes arpentant d'invisibles couloirs.  
Le silence baigne les années que l'ombre a envahies.  
Lorsque je me réveille en sursaut dans la nuit,  
Je t'imagine si seule, ton toit éventré,  
Tes colonnes résistant avec peine au vent glacé  
D'une époque où se lève la tourmente du néant.  
Qu'ont-ils fait de mon pays florissant ?  
Le cœur battant, je veille avec toi dans les ténèbres  
Et ma tristesse devance l'aube amère.

Beaux yeux de mon amour,  
Ne vous fermez pas pour toujours.

## L'ALARME

Quand les flammes dans la nuit consumèrent Notre-Dame  
Livrée à l'incurie de gardiens innommables,  
Quand l'aube se leva sur l'affreuse évidence  
Du désastre sans pareil faisant honte à la France,  
Dans tout le pays les bourdons sonnèrent l'alarme  
Du haut de leurs clochers, de leurs voix vénérables,  
Graves, immenses, où résonne l'écho des siècles,  
Vibrantes de pitié, d'amour et de colère  
Les entendez-vous ? Beaucoup parmi nous restent sourds  
Aux alliés qui pourtant peuvent seuls nous porter secours.

Venez à notre aide, Emmanuel même au cœur  
De l'épreuve indicible qui vous remplit de douleur.  
Elles ont entendu votre appel  
Savinienne et Potentienne  
De toutes les provinces s'élève le même cri,  
Et vous joignez vos voix, Louise, Anne-Marie,  
Marie-Joséphine, Paulus Anna,  
Vous refusez l'indifférence face au scandale,  
Vous êtes fidèles à votre mission sacrée  
Que les pires trahisons n'ont pu vous faire oublier.

Doux pays, si le sort t'accable,  
Une âme très ancienne nous parle :  
Celui qui m'a mis  
M'a bien mis,  
Celui qui m'ôtera  
S'en repentira.

Forêts de bronze, bruissantes d'oiseaux au chant limpide,  
Nous avons grand besoin de votre ardeur intrépide  
Car notre peuple semble anesthésié  
Par des maîtres le plongeant dans la médiocrité.  
C'est sans importance, répètent-ils obstinément  
Face aux signes innombrables d'une terrible déchéance.  
D'après eux, seuls des esprits aigris, excessifs,  
Peinent à se satisfaire de plaisirs égoïstes,  
Et nous ferions preuve d'une coupable ingratitude  
En nous révoltant contre notre infortune.

Sonnez à toute volée,  
Sonnez pour nous réveiller,  
Sophie-Françoise et Jeanne-Frédérique  
Aimable, Marguerite, Félicie.  
Rappelez-nous que nos actes sont importants  
Et que nous devons être attentifs aux instants  
Où il dépend de notre choix  
De toute éternité, ô Porte-joie  
Que notre patrie terrestre soit vouée au malheur  
Ou épanouisse sa splendeur.

Doux pays, si le sort t'accable,  
Une âme très ancienne nous parle :  
Celui qui m'a mis  
M'a bien mis,  
Celui qui m'ôtera  
S'en repentira.

Il est affreux de se résigner à cette époque  
Où ceux qui tentent par leurs efforts  
D'embellir la réalité  
Sont détestés, méprisés, persécutés.  
On est pris de vertige devant la bonne conscience

Qui préside à la destruction de la France.  
Parfois la solitude semble si profonde,  
Dans ces ténèbres où se voile la vérité du monde,  
Qu'on aspire à l'amitié des arbres ou des pierres  
Pour ne pas mourir de la folie humaine.

Vous que des mains pieuses ont mis au jour,  
Donnez-nous votre force et votre juste courroux  
Lorsque les ennemis de l'harmonie  
Imposent leur tyrannie.  
Charles-Marie, Saint-Pierre, Valérien,  
Rendez-nous le courage de suivre le chemin  
Ouvert par nos ancêtres.  
Célébrez encore, Guillaume-Etienne,  
La gloire de notre pays pleinement incarné  
Quand le ciel et la terre unissent leur volonté.

Doux pays, si le sort t'accable  
Une âme très ancienne nous parle :  
Celui qui m'a mis  
M'a bien mis,  
Celui qui m'ôtera  
S'en repentira.

Elles ne sont pas porteuses de désespoir,  
Ces voix qui ont résisté aux tempêtes de l'histoire.  
Elles nous exhortent à trouver en nous-mêmes le remède  
Aux souffrances auxquelles nous abandonnons notre terre.  
Naguère les Français vivaient fort bien entre eux  
Et l'étranger n'était pour eux qu'un rêve merveilleux.  
Chaque hôte pouvait encore se louer de leur accueil,  
Car ils faisaient les honneurs de leur belle demeure.  
Quand cesserons-nous d'avoir nos frères en aversion ?  
Il est temps que l'amour scelle de nouveau notre union.

Jamais vous ne quittez l'heureux climat de ce pays,  
Charlotte, Jeanne-Antoinette, Firmine-Marie,  
Et jamais vous n'admettez que ses défaites  
Puissent l'empêcher de renaître.  
Votre chœur indomptable retentit aux heures sombres  
Et nous convie sans relâche à la résurrection.  
Marguerite-Marie, puissions-nous vaincre  
Ceux qui enténébrent notre destin,  
Sainte-Marie, votre prière aimante, solennelle,  
Promet au blé fragile une moisson éternelle.

Doux pays, si le sort t'accable,  
Une âme très ancienne nous parle :  
Celui qui m'a mis  
M'a bien mis,  
Celui qui m'ôtera  
S'en repentira.

## LES BÂTISSEURS ILLUSOIRES

En marchant dans les villes de mon pays,  
J'ai parfois l'impression de faire un rêve sinistre,  
Comme si un étrange décor remplaçait  
Le monde bien-aimé légué par mes ancêtres.  
Face à une histoire où ils ne peuvent trouver leur place,  
Certains voudraient modeler cette terre à leur image.  
Il se peut qu'alors elle leur ressemble,  
Mais ce ne sera plus la France.

Il me semble singulier de vouloir transformer  
Ce qui fait votre bonheur de toute éternité.  
En voulant changer le visage de ma patrie,  
Sans doute obéissent-ils à un profond désir.  
Peut-être même croient-ils sincèrement l'aimer  
Tandis qu'ils s'attachent à extirper son passé.  
Il se peut qu'alors elle leur ressemble,  
Mais ce ne sera plus la France.

Je crains qu'un arbre dont on mutile les racines  
Ne puisse long emps survivre.  
Ils prétendent incarner un avenir nouveau ;  
Je ne vois que la mort de mes rêves les plus beaux,  
Une réalité étrangère à mon peuple  
Que cette terre comblait de fruits et de fleurs.  
Il se peut qu'alors elle leur ressemble,  
Mais ce ne sera plus la France.

## RONDE DES ÉGLISES DE FRANCE

Nous qu'ils sont capables de détruire sans remords,  
Nous qu'ils vendent après avoir pillé nos trésors,  
Voilà longtemps souvent que nous restions désertes,  
Porte close, aux heures des messes et des prières.  
Mais même dans la détresse d'un tel abandon  
Vous pouvez compter sur notre bénédiction.  
Jamais notre humble présence silencieuse  
N'a fait défaut à vos cœurs oublieux.

Nous veillons, enfants chéris, nous veillons,  
Mais que deviendrez-vous quand nos cloches se tairont ?

D'un bout à l'autre de la France  
Nous nous dressons comme des mères aimantes  
Face aux orages qui vous menacent.  
Vous êtes si faibles, dans votre arrogance misérable,  
Nos statues sourient avec tristesse  
En vous voyant passer sans entrer, nos pauvres maîtres.  
Ce peuple que vous croyez muet d'anges, de saintes et de saints  
Prie pour vous à voix basse au long du chemin.

Nous veillons enfants chéris, nous veillons,  
Mais que deviendrez-vous quand nos cloches se tairont ?

Nous n'avons d'autre clergé, d'autre dogme, d'autre foi,  
Depuis tant de siècles, que la joie.  
Rappelez-vous la lumière printanière  
Qui baigne sur nos vitraux le monde allègre,

Exultant d'être sauvé.  
Aucun de nos dimanches n'est profané  
Par le désespoir. Ecoutez notre chœur,  
Ecoutez le chant limpide du bonheur.

Nous veillons, enfants chéris, nous veillons,  
Mais que deviendrez-vous quand nos cloches se tairont ?

Tendons les mains et dansons, immobiles,  
Autour de la source divine.  
Vous qui trébuchez, aveuglés par la lumière  
Venez entendre notre chanson fidèle  
Qui vous apprendra l'harmonie.  
Dans le calme des jours, dans la paix des nuits,  
Nous prodiguons le baume de l'amour  
Au pays qui souffre.

Nous veillons, enfants chéris, nous veillons,  
Mais que deviendrez-vous quand nos cloches se tairont ?



## COMPLAINTE DU PONT DE L'ARCHEVÊCHÉ

Les siècles dans ma mémoire se confondaient  
En une saison unique de splendeur et de rêve.  
Devant moi jaillissait la flèche merveilleuse  
De la forêt de pierre dont j'étais amoureux.  
A présent, un tumulte vulgaire me dérange sans cesse.  
La ville incomparable se désespère  
Et j'entends tristement sa voix qui supplie :  
Délivrez-nous des touristes.

Rares sont les Parisiens arpentant la Cité  
Livrée aux artifices d'un commerce étranger.  
De faux instants, de faux endroits, de faux objets  
Sont censés remplacer la vie allègre  
Que menaient autrefois l'île et ses habitants.  
Transformées en décor clinquant,  
Les vieilles maisons admirables gémissent :  
Délivrez-nous des touristes.

J'ai accueilli des foules glorieuses,  
Dont les parures étaient une joie pour les yeux.  
J'ai surpris bien des conversations charmantes  
Dans une langue aussi claire que le ciel du printemps.  
Plongé dans le brouhaha de hordes satisfaites  
D'imposer à la beauté leur assurance grossière,  
Je ne reconnais plus mon paradis.  
Où est Paris ? Pas ici.

Il paraît que les Français se détestent si fort  
Qu'ils dilapident avec frénésie leurs trésors.

Mon horizon jadis si pur  
Est souillé peu à peu de bâtisses incongrues.  
Mes beaux passants au sourire séduisant,  
Mes belles flâneuses à la grâce engageante,  
Semblent partis pour un long exil.  
Où est Paris ? Pas ici.

Aujourd'hui, Notre-Dame endeuillée  
Pleure avec sa capitale bien-aimée.  
Le vent se plaint lugubrement, et sous mes arches  
La Seine n'est plus qu'un fleuve de larmes.  
Les jeunes fantômes d'un passé délicieux gémissent :  
Délivrez-nous des touristes.  
L'espoir qui ne veut pas se rendre erre dans la ville.  
Où est Paris ? Pas ici.

## FÉVRIER SANS HIVER

Marchant à travers Paris, j'éprouve comme toujours  
Un étrange sentiment d'irréalité, je parcours  
Ces rues entrevues dans la magie de mon enfance  
Et devenues au fil de mes joies, de mes errances,  
Un refuge et une nostalgie, et je regarde  
Alentour le décor de nos années délectables  
Tel un fragile miroir d'où ont fui nos reflets.  
Nous voici en février, au cœur de l'hiver,  
Mais cette année encore une tiédeur hors de saison  
Baigne les jardins comme un printemps aperçu en songe.  
Le jour brillant semble par moments la gaîté factice  
D'une fête où le cœur inquiet cherche en vain l'oubli.  
C'est dans ma mémoire fidèle que je dois retrouver  
Les matins froids et bleus où s'exalte la pensée,  
La neige sur Notre-Dame l'ivresse du vent glacial.  
Sous la caresse imprévue du soleil, je tressaille.  
Il me semble deviner derrière ce voile d'azur  
La menace sournoise d'un temps d'imposture.

Malgré l'éclat des jours, une ombre pèse sur la ville.  
Attablé dans un café où il fait encore bon vivre,  
Je vois derrière la vitre avec incrédulité  
Passer des touristes insouciantes, qu'on laisse affluer  
Du pays de la mort. J'observe leurs froids visages  
Dans cette foule qui se croit sans doute invulnérable.  
Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, nous répètent  
De grands ministres, de grands médecins, de grands experts.  
J'ai peur, mais je persiste à suivre mon étoile

Et je ne m'enrôlerai pas dans l'armée du désespoir.  
Monté par erreur sur le trône, un fou hoche la tête  
Pour entendre tinter les grelots de son bonnet.  
C'est sous son règne que doit s'écrire l'histoire  
De ces années que j'aurais voulues moins noires.  
Si je me lève pour reprendre ma marche mélancolique,  
J'aurai peine à sourire au sinistre avenir  
Que semble promettre le Paris désenchanté  
Où les chemins de ma jeunesse m'ont mené.

La ville aimée que j'arpenne comme dans un mauvais rêve  
Ressemble à une fée qui a perdu ses sortilèges.  
Que la fortune se prête à de cruels caprices  
Qu'un pays enivré d'un passé magnifique  
Voie s'écrouler sa gloire comme un château de sable,  
Les complices du malheur ne s'en indigneront pas.  
Et le peuple français me paraît comme un voyageur  
Qui, revenant dans sa maison natale, avec stupeur  
La découvre méconnaissable, remplie d'étrangers,  
Les trésors de son enfance détruits ou jetés,  
Dans un coin des pièces où règne désormais le chaos,  
Par des mains négligentes, en un monde nouveau  
Incapable d'aimer et de reconnaître leur beauté.  
Que nous puissions ainsi nous laisser déposséder,  
Qu'on trouve même parmi nous des gens qui justifient  
Par la bonté ou par la raison ce suicide,  
Ceux qui méprisent les hommes n'en seront pas offusqués.  
Mais que ce soit pour toujours, je ne puis l'accepter.

L'hiver joue au printemps sur les gazons fleuris.  
Aux berges de l'île où la cathédrale dresse ses ruines,  
Un faux été bleuit les eaux troubles de la Seine.  
La beauté de Paris n'a plus foi en ses lumières,  
Il flotte dans l'air comme un parfum de mensonge.

J'avance dans une foule qui respire la trahison.  
Autour de moi, presque personne ne semble à sa place  
Et je tremble d'être entraîné dans cette mascarade.  
Nous eûmes jadis un jeune premier ministre,  
Choisi par un maître sénile et maléfique.  
A présent, un jeune président nous prouve à son tour  
Que l'imprudence, le mépris, les menteurs discours  
N'ont pas besoin d'attendre le nombre des années.  
On nous demande de croire aux doctrines éprouvées  
Qui ont anéanti le bonheur de la France.  
Pour savoir où elles vont nous conduire maintenant,  
Je n'ai pas même à tourner au coin de cette rue  
Car déjà s'est levé l'astre de notre infortune.

Quant à trouver dans l'illusion une ombre de bonheur,  
Sans doute suffit-il de mentir avec les menteurs.  
Marchant au milieu de simulacres, je dois faire  
Comme si les étrangers que je croise sans cesse  
Etaient mes compatriotes, héritiers comme moi  
Des cités édifiées par nos ancêtres gaulois,  
Comme si Paris embellissait grâce aux efforts  
D'édiles et d'architectes se passant du nombre d'or  
Pour élever les palais d'une époque exaltante,  
Comme si une vulgarité pesante, arrogante,  
Etait de l'esprit français la dernière conquête,  
Comme si la sagesse et la beauté des siècles  
Etaient effacées par la science des machines  
Donnant enfin aux humains un pouvoir sans limite,  
Comme si le bruit était propice à la paix du cœur.  
Mais même un tel viatique ne peut calmer ma peur.  
Ce n'est que dans le refuge de mes espoirs secrets  
Qu'un avenir différent exauce mes prières.

## L'ALCHIMIE DU MALHEUR

D'étranges alchimistes sont à l'œuvre parmi nous.  
Ils ont installé leur laboratoire en plein jour,  
Car nul secret n'entoure leur projet fatidique.  
Il convient d'après eux que la France soit détruite,  
Afin sans doute qu'une réalité nouvelle  
Succède à ce pays dont ils sont insatisfaits.  
Ils n'ont pas attendu pour allumer l'athanor  
Et déjà paraissent le désordre et la discorde,  
La laideur et l'ignorance, fruit du travail zélé  
De ces adeptes d'un avenir sans passé.

Quelle magie ! De l'or des siècles  
Il ne reste que poussière.

Comment conjurer le fatal enchaînement  
Qui nous entraîne toujours plus bas sur la pente ?  
Un président porte-malheur plonge notre pays  
Dans un chaos dont il semble impossible de sortir.  
Déguisé en hasard, un funeste destin  
Nous condamne-t-il à l'archétype du déclin ?  
Quand on voit la France transformée en creuset  
Où se dissout une unité millénaire,  
Il est inconcevable que cette expérience démente  
Passe pour un détail sans importance.

Quelle magie ! De l'or des siècles  
Il ne reste que poussière.

Anges et salamandres, sans vous nous ne pourrions survivre  
A ces années où dépérit l'antique harmonie.  
Le jour où nous échapperons au joug humiliant  
Des tyrans qui défigurent l'icône de la France,  
Nous devons rebâtir le vivant trésor  
Où s'unissent les arbres, les pierres et les hommes.  
Pussions-nous évoquer avec incrédulité  
L'époque où le malheur avait paru triompher,  
Lorsque reviendra la joie des festins royaux  
Où les convives s'asseyent à la table d'émeraude.

ÉCHANTILLON

## MARTYRE

La forêt a brûlé, le ciel s'est consumé,  
Une ombre maléfique pèse sur la Cité.  
Qu'ils sont souriants, les bourreaux de l'amour,  
Avec quelle insouciance ils portent leurs coup !  
Ils m'ont déjà tué mon fils que j'adore,  
Que leur faut-il encore ?

Ils abîment, ils défigurent, ils détruisent  
Et leur souffrance inconsciente me déchire.  
Comme une légion de spectres, ils marchent vers les ténèbres  
D'un temps d'où sera bannie toute tendresse.  
Ils m'ont déjà tué mon fils que j'adore,  
Que leur faut-il encore ?

\*

Alors qu'en ma solitude j'arpentais Paris,  
J'entendis une voix si triste  
Que mon cœur malgré moi se serra.  
Je vis la silhouette tragique de la cathédrale  
Qui naguère reconfortait mes pires angoisses.  
Dans la foule indifférente, aux sourires sans joie,  
Je devinai soudain une secrète cruauté,  
Le fardeau d'une complicité inavouée.  
Regardant autour de moi, la laideur  
Des rues envahies de béton me parut la preuve  
D'un crime commis en toute impunité.  
Le peuple de la ville avait lui-même approuvé



L'acharnement des tortionnaires  
Qu'il aurait dû combattre sans trêve.

Sans doute auraient-ils eu davantage pitié  
S'ils n'avaient oublié  
La présence de l'âme au plus profond du monde  
Dont ils sont eux-mêmes des émanations.  
Résolus, devant le miracle d'une église,  
A ne voir que des pierres sans vie,  
Ils croient se montrer d'une bonté incomparable  
En proclamant avec emphase  
Qu'il faut songer à secourir les détresses humaines  
Plutôt qu'un sanctuaire inerte.  
Ils sont si bien anesthésiés qu'ils ne sentent même pas  
La blessure qu'ils infligent ainsi à leur âme.  
Guérir sera difficile en une seule existence  
Sans le baume du silence.

J'ai tant aimé ce pays, qui me fut consacré !  
Personne ne paraît pleurer sa fin prématurée,  
Ses villes méconnaissables, ses campagnes à l'abandon,  
Son peuple signant sa propre condamnation.  
Ils m'ont déjà tué mon fils que j'adore,  
Que leur faut-il encore ?

Une sanglante aurore illumine la ville  
Où la mort fait entrer son armée clandestine.  
Les anges se lamentent, mais nul ne les entend,  
Dans la foule qui continue d'applaudir ses tyrans.  
Ils m'ont déjà tué mon fils que j'adore,  
Que leur faut-il encore ?

## TABLE

I. L'INCENDIE .....	9
L'incendie de Notre-Dame .....	11
Voix des ténèbres .....	18
L'angoisse des saisons .....	20
Chanson nocturne .....	22
L'alarme .....	24
Les bâtisseurs illusoire .....	28
Ronde des églises de France .....	29
Complainte du pont de l'Archevêché .....	31
Février sans hiver .....	33
L'alchimie du malheur .....	36
Martyre .....	38
Un destin pleure en silence .....	40
II. L'ÉPIDÉMIE .....	43
Les églises de Paris chuchotent en silence .....	45
Avant le confinement .....	49
Bas les masques .....	51
Souvenir de confinement .....	53
La mort à l'orient .....	55
Discorde .....	58
En temps de paix .....	60
Premier anniversaire de l'incendie .....	62

Atimistes .....	65
Conversion .....	68
Vivre avec la peur .....	69
Le peuple de ce moment .....	71
III. LE JOUR D'APRÈS .....	75
Déconfinement .....	77
Etranges regrets .....	79
L'heure des récompenses .....	82
La maison de la Providence .....	85
Maintenant .....	88
Inventer des refuges .....	90
Callionistes .....	92
L'ange du retour .....	94
Prière aux églises de France .....	97
Dialogue entre un saint Innocent et un saint Amour .....	100
Le charpentier .....	103
Cendre et eau .....	105
TABLE .....	113

Achévé d'imprimer  
le 1<sup>er</sup> octobre 2020  
sur les presses de l'imprimerie Pulsio  
pour le compte des  
Editions de la Coopérative



Dépôt légal : octobre 2020  
ISBN : 979-0-95066-39-2